

Sang température pièce

Kevin Ménard

Number 170, Spring 2021

Faut que t'aimes le monde sur la brosse.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96427ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ménard, K. (2021). Sang température pièce. *Moebius*, (170), 35–39.

Sang température pièce

Kevin Ménard

Le soir, quand je me crosse, je pense à un ciel de vitre brune. Quand il pleut, j'ouvre ma bouche et je laisse entrer n'importe quoi : pluies acides, reflux gastriques, lubrifiant, sang menstruel – si ça coule, ça trouve sa place. Quand je me crosse, je pense à l'origine de mes artères, et dans mon circuit de veines il n'y a que des culs-de-sac (iels disent : le sang qui arrive absolument de quelque part n'aboutit pas toujours). Quand je me crosse trop souvent il fait noir, et c'est peut-être ce qu'il faut comprendre.

De temps en temps, le goulot s'emboîte à ma nuque et iels me chantent que c'est une leçon à tirer, pourtant je vois la malédiction s'étendre et se refuser aux limites de ma bouche. Est-ce qu'il faut rejeter la faute sur la forme de la bouteille, est-ce qu'un sabre qu'on abandonne à la rouille est encore une arme ? Je regarde ma main se serrer autour de mon propre corps et l'évidence se lit dans mes va-et-vient, dans le geste absurde du retour au bercail. Si je décide que ça vient de l'intérieur, que les lois de la nature s'appliquent

à tout sauf à la lie, c'est qu'il est moins brûlant de croire que toutes ces choses qui s'avalent (que toutes ces choses qui m'avalent) passent par mes poumons avant de se distiller dans le reste de l'atmosphère. Dans un soupir qui tonne, il y a toujours deux versants, et je ne pourrais dire lequel m'est le plus abrupt : se mentir à soi-même, à la fumée, ou ne plus savoir justifier l'air autour de soi.

Avant de venir sur mon ventre, je me demande ce qu'il faudra laver, et chaque fois, ça me revient dans un écho : le verre le métal le papier (iels demandent : est-ce qu'il existe une version de ta peau qui ne soit pas totalement trempée?). De mon poignet, je brûle le frimas qui se forme sur mes lèvres, je tranche le filtre à la croisée de mon aorte, j'aspire cul sec la brume qui me scelle au chemin le plus court (le chemin le plus court n'est pas la ligne droite). Sur le précipice, je me demande dans un ultime élan si ça en vaut la peine, je me pose la question comme un rituel, comme un jeu qui sécurise. Chaque fois, se demander si la moindre enjambée vaut le déplacement des atomes. Je n'ai jamais trouvé la réponse, ni au mouvement des particules, ni au grisonnement de la touffe de mélisse qui se répand au fond de mon larynx.

Si je viens et que le soleil se couche en même temps, est-ce qu'on parle de crépuscule ou d'héritage?

Dans ma gorge, un ver se languit, gémit, a tout le temps soif, quand je me crosse et que je viens sur mon ventre, c'est à lui que je pense. Le ver tend, s'étire, bave sur tous les pores de ma peau, redresse ma moelle pour la tendre aux volcans, rampe au travers de mes articulations pour en polir tous les gestes, grimpe sur mes mots juste à temps pour les voir se liquéfier (les mots liquides se jettent toujours dans un fleuve, et non l'inverse). Je me plais à m'imaginer seule

victime, je me plais à l'imaginer seul tortionnaire : tout le monde pense que je suis qui je suis à cause de ce ver et ce ver existe parce que tout tend vers ce que je ne suis pas. Il n'y a pas de mal (y en a-t-il?) à apprivoiser le bourreau qui aiguise sa hache au fond de sa gorge, ou encore à corder ses souffles deux par deux ; peu importe ce qu'on en dit, ce qu'on en soupire, la respiration est bel et bien une forme d'autosabotage.

Combien de temps ai-je passé à interroger la température de mon sang? Mes artères sont d'un seul nœud et ça les fait rire, iels disent : c'est trop tard, visiblement, cette ligne est déjà trop pâle. Comme ton père son père le père de son père et comme toutes les filiations douteuses avant celles-ci (le chemin le plus court est la double hélice), c'est trop tard, les taches qu'on tente d'expliquer deviennent toujours trop morbides. Il n'y a plus moyen de détourner la trajectoire de la chute (même quand je m'observe en contre-plongée, tout ceci reste une parabole), ce qui coule coule à l'horizontale, toujours, dans le bon sens de l'utérus. Est-ce que je peux laver ce linge sale en famille ou même ici les proverbes sonnent creux?

Plus le ver dans ma gorge boit et plus je suis exigeant envers le désert, mais ce n'est pas la chaleur qui me fait tituber sur le comptoir et par-dessus bord. Le verre le métal le papier, encore, et cette fois-ci un morceau de voix comme un tesson de cri : papa? Remarques-tu comment je me déplace dans l'univers quand je suis *comme ça*? Peux-tu voir à quel point les angles de ma posture s'imbriquent dans chacune des dimensions quand je suis *comme ça*? Papa, ces gens me parlent de mille accents que je ne comprends pas (iels disent : tu ne veux pas comprendre), quand je mets la bouteille contre mon oreille, c'est un chœur de vitres qui

soupire, je n'entends plus la mer mais leur respiration raz-de-marée et cette confusion me suffit.

Papa, as-tu bien noté qu'on appelle « libre » l'air qui n'est soumis à aucune de mes forces, je veux dire, avez-vous bien noté qu'on appelle « libre » l'aire qui n'est soumise à aucune de mes forces ?

Si je me crosse, je ne le fais pas par plaisir, l'orgasme est une terre qui déleste les fantômes. L'ombre se réverbère bien là où elle veut, et il faut me comprendre quand je dis que la parallaxe ne s'applique pas seulement aux corps célestes (entendre ici : elle s'applique surtout aux corps morts). Si je me crosse, c'est pour achever une quête providentielle mille fois plus grande que moi, c'est pour dépoussiérer les générations qui se massent sur mes épaules, pour faire jalouser les titans qui s'abreuvent du désordre des autres, pour abattre – une fois pour toutes – la lumière responsable de la cécité des papillons. Se crosser est une menace d'épuration, et trancher le sang ne se fait pas sans conséquence.

Alors je viens, une seconde je sens la rouille les saletés la graisse souiller la surface de mon histoire, et puis l'autre je ne sens plus rien. Sur mon ventre un nuage prêt à faire tempête, dans mon nombril la mer morte : l'équilibre tient à très peu de choses. Je regarde les possibilités s'assécher à même ma peau, je les palpe pour sentir la texture de leur écorce, et je m'aperçois qu'il y a quelque chose d'extraordinairement beau dans toute mort ordinaire, comme un arbre qui pousse sans s'enraciner dans n'importe laquelle des crevasses de ma gorge.

Est-ce qu'il faut s'en vouloir de ne pas vouloir créer ? Quand je nettoie, je liste les départs et les deuils à faire, j'écale les chagrins un par un (et je les arrache à leur tige

originelle). Jean-Christophe Paule Gabrielle Lysandre Olivier Juan Stéphanie Augustine Hervé Édouard Noble Joseph Tammy, tous les adieux qu'il me faut faire à toutes ces histoires mort-nées, tous les adieux qui ne tiendront pas à toutes ces ailes rabattues. Iels disent : il faut se réjouir des idées qui heurtent le mur avant de devenir matière, des portes trop lourdes qui se referment systématiquement sur tes talons, des âmes que tu affranchis et qui ne devront apprivoiser ni les morceaux de verre ni les vertiges. Une fois purifié, je reprends mon cours, je laisse une faille béante dans mon sillon, une de plus, comme ça, la promesse étêtée d'être libéré du fardeau de ceux qui sont passé·e·s avant moi.

Ne pas devoir équilibrer chaque gorgée au poids des générations, la belle affaire.